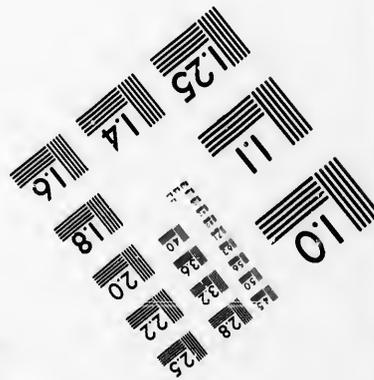
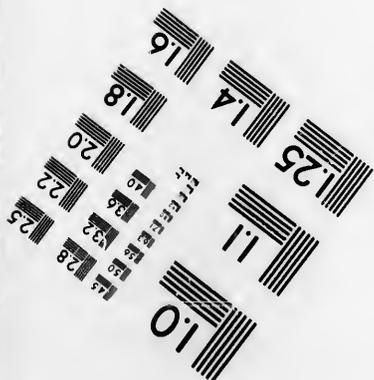
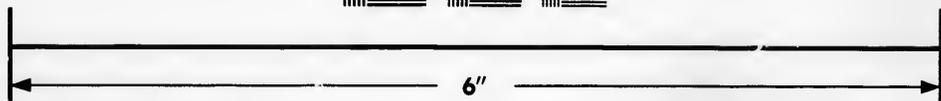
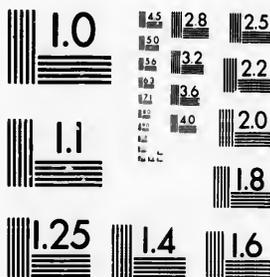


**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

**CIHM  
Microfiche  
Series  
(Monographs)**

**ICMH  
Collection de  
microfiches  
(monographies)**



**Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques**

**© 1992**

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>									

re qu'il  
de cet  
int de vue  
mage  
fication  
diqués

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

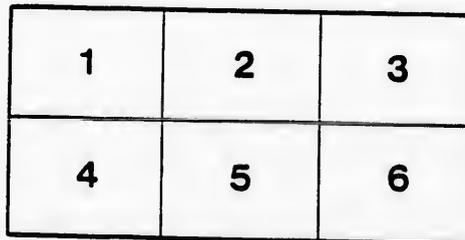
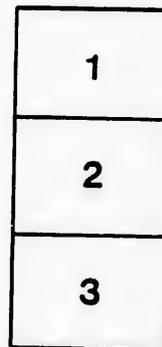
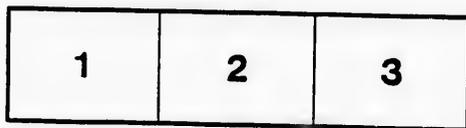
Department of Rare Books  
and Special Collections,  
McGill University, Montreal.

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol  $\rightarrow$  (meaning "CONTINUED"), or the symbol  $\nabla$  (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



32X

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Department of Rare Books  
and Special Collections,  
McGill University, Montreal.

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole  $\rightarrow$  signifie "A SUIVRE", le symbole  $\nabla$  signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.



Soldat du Christ



Le Général de Sonis

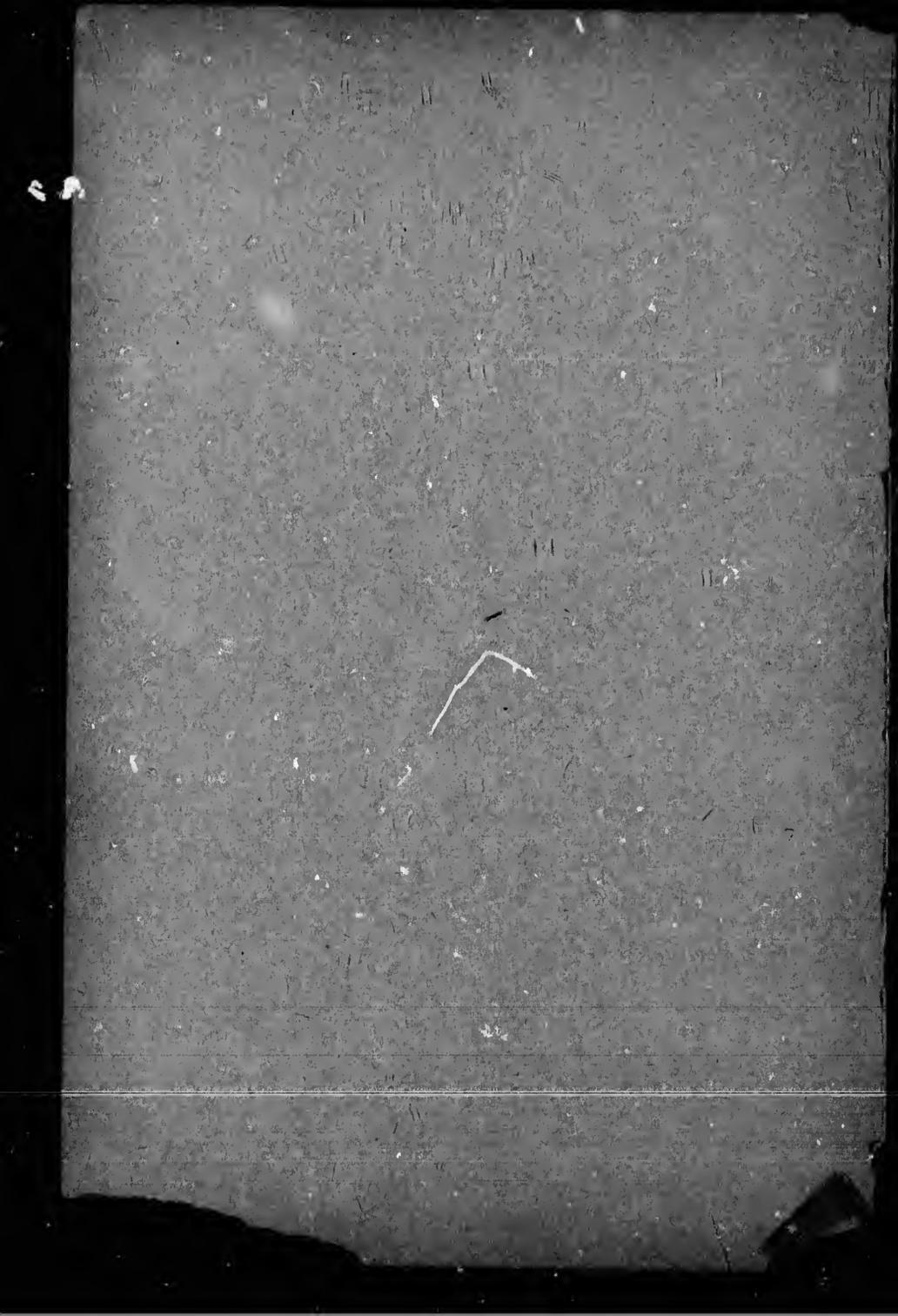


Conférence donnée à St-Hyacinthe

PAR LE

R. P. HAGE, O. P.





2-  
240  
SUPPLÉMENT AU " ROSAIRE ".

SOLDAT DU CHRIST

# LE GÉNÉRAL DE SONIS.

Conférence donnée à St-Hyacinthe

PAR LE

R. P. HAGE, O. P

MESDAMES. MESSIEURS,

Ceux qui parmi vous ont visité les pays d'Europe et de la vieille France, ont trouvé sans doute trop de merveilles qui ont captivé leurs regards et fixé leur admiration, pour songer à s'arrêter, ne fût-ce qu'entre deux trains, dans une modeste bourgade de 900 âmes, où rien n'attire en effet, sinon de glo-

rieux souvenirs. Arrivés dans ce village de Loigny, ils auraient été conduits aussitôt à l'église paroissiale, récemment construite par les dons de la France catholique, et dédiée au Sacré-Cœur. Après la visite de l'église, ils seraient descendus dans la crypte, où sur une humble pierre ils auraient lu cette épitaphe : *In spem vita, hic repositus est et requiescit Miles Christi.* — Dans l'espoir de la vie éternelle, ici a été déposé et repose le soldat du Christ.

Le général de Souis avait dit un jour à son fils Henri : Je veux être enterré comme un pauvre : pas de cérémonial, pas d'épitaphe, pas de tombe. Une simple pierre, et comme inscription : *Miles Christi.*

C'est cette figure de soldat de la France et de soldat du Christ qui aura les honneurs de notre soirée de charité. Pouvais-je choisir une figure plus attrayante, un caractère plus loyal, une vie plus noblement remplie ? Et pour dire toute ma pensée, pouvais-je choisir, au milieu des tristesses dont souffre à l'heure actuelle tout bon Français et auxquelles compatit tout bon Canadien-français, une figure qui nous consolât davantage, un caractère qui nous inspirât plus de confiance, une vie dont l'exemple nous fût une plus douce espérance ? Non, le pays qui a suscité de pareils héroïsmes, ne saurait périr : non, la terre qui a enfanté de semblables géants, ne saurait se résoudre à ne produire que des nains, et le sang dont cette terre a été enivrée, restera, non-seulement pour lui tracer de glorieux sillons — mais surtout pour la vivifier et la rendre plus généreuse encore, quand se lèvera sur elle l'aube tant désirée de la résurrection et de la liberté.

\*\*\*

Soldat, le général de Souis a possédé la vertu, sans laquelle l'esprit militaire ne saurait exister : la force. Cette force, il la puisa à sa véritable source : le devoir. Le mot

devoir, inscrit à la première page du livre de sa vie, s'y retrouve partout, jusqu'au dernier feuillet de ce livre fermé aujourd'hui ; et comme on l'a dit de Bayard, ce modèle des preux, on peut dire de Souis qu'il fut sans peur et sans reproches.

La force militaire est faite d'énergie physique et surtout d'énergie morale.

“L'énergie de l'âme et de la volonté se transfuse, dit le P. Didon, jusque dans le corps qui devient capable de prodiges d'endurance, défiant le labeur et bravant la fatigue : le soldat a souvent le courage physique de la bête de combat : il a toujours le courage impassible de l'âme. Il est l'incarnation de la discipline : il l'impose et il sait la subir. Deux vertus souveraines l'animent, l'enchaînent, l'ennoblissent : la justice et le sacrifice jusqu'à la mort. La justice, il ne vit que pour établir, défendre et propager son règne ; le sacrifice jusqu'à la mort, il est prêt à donner son sang au premier appel de la nation. A vrai dire, il réalise le dernier mot de la plus sainte des philosophies, la seule qui mérite d'être cultivée : il apprend tous les jours à mourir !”

Mais, nous l'avons dit, de Souis fut le soldat du Christ, et à ce titre, il posséda la vertu surnaturelle de la force chrétienne. Il est telle et telle circonstance de sa vie, où la force naturelle ne lui aurait pas suffi, et nous pouvons l'affirmer bien haut, s'il fut si grand et si généreux, ce fut moins par son courage natif que par sa force d'âme surnaturelle, qui réalisa en lui le double effet auquel elle tend comme à sa fin, — aller de l'avant dans l'entreprise, et supporter sans défaillance l'adversité. Toute la vie, dont nous allons essayer de faire l'esquisse, se résume en ces deux mots : *force pour entreprendre, force pour supporter.*

## ENFANCE (1)

Louis-Gaston de Sonis naquit à la Pointe à Pitre, dans l'île de la Guadeloupe, aux Antilles françaises, le 24 août 1829, jour de la fête de S. Louis, dont on lui donna le nom. " On aime voir, dit son historien, la Providence placer ainsi sous le patronage du saint roi de France le berceau de celui qui fut un si grand serviteur de la France chrétienne. Cette colonie, ces îles où Dieu l'avait fait naître, jamais Sonis n'en oublia la splendide beauté. C'est la beauté à la fois sauvage et magnifique des régions tropicales. Là, tout autour du vaste archipel colombien, la mer déroule, sous le souffle régulier des vents alizés, ses larges et paisibles vagues, tantôt, pendant le jour, transparentes à des profondeurs infinies, tantôt durant la nuit, semées d'étincelles, et sillonnées de traînées phosphorescentes. Oh ! ces nuits sur les mers des Antilles ! C'est ce qui donna à Sonis enfant la première idée de l'infini de Dieu." " Ma tête, raconte-t-il, en se rap elant soixante ans plus tard un voyage qu'il faisait à bord d'une pirogue, ma tête était tournée vers le ciel étincelant d'étoiles plus belles et plus brillantes les unes que les autres. Le silence de cette nuit n'était troublé que par le bruit cadencé des rames. C'est alors que Dieu se révéla pour la première fois à mon âme. Je sentis battre mon cœur dans l'extase de l'admiration. J'avais vraisemblablement six ans à cette époque, mais je n'ai jamais oublié cette merveilleuse nuit. J'y retrouve l'écho des sentiments de mon enfance ; elle a laissé une empreinte ineffaçable sur ma vie ; elle est restée chez moi comme l'image de mon innocence, en même temps qu'elle a gravé dans mon cœur l'image ardemment aimée de mon père et de ma mère."

Son père était capitaine, et l'enfant n'avait que sept ans quand il vint en France, en compagnie du capitaine appelé à

---

(1) La plupart des faits historiques sont empruntés au beau livre de Mgr Baunard : *Le Général de Sonis*.

Paris. Sa mère, pour laquelle Souis avait un véritable culte, avait dû rester à la Gandeloupe, où elle mourut bientôt, et c'est par les soins de la pieuse et bonne grand'mère que l'enfant fut élevé et préparé à la première communion. C'est le grand souvenir de cette époque. " Délicieux souvenirs de ma première communion, écrit-il, je ne vous ai jamais perdus. Vous êtes un baume qui avez consolé les mauvais jours de ma vie. Vous vous représentez en foule à ma mémoire, et, à cette heure même, si je laissais courir ma plume, je remplirais bien des pages de tant de pieuses pensées qui oppressent mon cœur. J'ai toujours cru fermement que cette première communion avait été la bénédiction de ma vie ".

### JEUNESSE

De cette bénédiction Louis ne perdit-il pas le souvenir, momentanément, aux jours de l'âge critique ? La foi et la pratique n'avaient-elles pas baissé chez ce jeune homme qui dut, pour conquérir son instruction, traverser des milieux indifférents ou sceptiques ? Lui-même nous le laisse entendre. Mais ce ne fut que de courte durée, et Dieu, par un douloureux événement qu'il permit, gagna cette âme à sa cause irrévocablement.

Cet événement fut la mort du père. Elle arriva presque subitement et ce fut pour Louis une des plus vives douleurs de sa vie.

L'épreuve qui jette par terre les âmes molles, grandit jusqu'à l'héroïsme les âmes fortes, en même temps qu'elle est une lumière pour les âmes droites. Au lendemain de cette mort, un religieux vint apporter ses consolations aux enfants devenus orphelins. " Il nous parla longtemps, raconte Louis. Chacune de ses paroles portait ; pas un mot qui n'eût un sens pénétrant ; dès le commencement de son discours, mon cœur était ouvert à deux battants, avide d'entendre ces

accents dont j'étais déshabitué depuis plusieurs années. Quand il nous quitta, j'étais converti : Jésus-Christ avait repris possession de mon cœur.

Nous demeurâmes seuls, dit-il, couvrant de baisers le corps de notre père. Mes sœurs étaient à genoux au pied de ce lit où reposait tout ce qui nous restait en ce monde de ce que nous avions aimé. Je m'assis sur le matelas à hauteur de sa tête, tenant une de ses mains dans les miennes. La nuit se passa ainsi. O mon Dieu, vous savez ce que j'ai souffert !"

\* \* \*

Au lendemain de cette mort, à 17 ans, Sonis entra à l'École militaire de St-Cyr.—St-Cyr, ses études, ses exercices, sa vie active, ses traditions, ses perspectives, tout cela s'était emparé vivement de l'esprit de Sonis, l'esprit le plus chevaleresque de la France de nos jours. On le remarqua bien vite entre tous ses camarades. La note qu'on lui décerna dit tout d'un mot : Elève d'élite. On le réputait le plus brillant sujet de sa promotion. Il passa dans la cavalerie, ce qui était dans ses goûts et ses aptitudes. Car, saluez, jeunes Canadiens ! le cheval était la passion de sa vie. Je vous souhaite d'autres traits de ressemblance avec Sonis. Vous avez au moins celui-là.

Il s'en fut donc à Saumur, et le seul souvenir qu'il nous ait conservé de cette époque est celui d'un pèlerinage qu'il accomplit à l'abbaye des Bénédictins de Solesmes. Si je note ce fait, c'est que j'y trouve un trait de ce caractère à la fois monastique et militaire. Pourquoi ne restez-vous pas avec nous ? lui avait dit un moine. "Depuis, raconte Sonis, il m'est arrivé souvent et très-souvent d'entendre l'écho de cette parole. Dieu a poussé ma barque dans d'autres eaux, probablement en rapport avec la nature qu'il m'avait faite, et je l'en remercie, tout en ayant conservé une très-haute idée de

la vie monastique pour laquelle j'ai toujours eu un secret penchant. ”

Remarquez ces derniers mots, Messieurs, et n'en soyez pas surpris. Dans tout soldat, il y a du moine, et dans tout moine il y a du soldat. Ces deux hommes sympathisent, comme s'harmonisent le froc et l'uniforme.

“ Tous les deux, a dit encore le P. Didon, tous les deux sont voués, consacrés, l'un directement à son pays, l'autre directement à Dieu, tous les deux sont des sacrifiés.

“ L'un et l'autre ont une vie enchaînée dans la discipline étroite et austère qui la lie par l'obéissance à des chefs respectés. Ils doivent être dans la main du général, passifs, dociles, zélés, ce qui n'empêche ni l'intelligence ni la noblesse. L'un et l'autre, pour des motifs divers, suivent une vie simple et rude : le moine pour se dompter, le soldat pour acquérir l'endurance qui fait les victorieux. Tous les deux vivent dans l'apprentissage de la mort, face à face avec elle : l'un parce que la mort le réunira au Dieu qui est sa fin suprême ; l'autre parce que la mort peut toujours fondre sur lui à l'improviste, au jour des batailles et que la patrie exige de lui qu'il meure à son service pour la défendre ou pour la glorifier.

“ Belles et grandes légions que je salue, bien que j'appartienne à l'une d'elles et que je reconnaisse mon indignité. Elles ont appartenu dans ce monde pour combattre l'égoïsme qui sort comme un torrent débordé, sous le ciel qui se voile. ”

## CASTRES

La petite ville de Castres, dans le midi de la France, était en fête dans le mois de mai 1848. On avait annoncé l'arrivée d'un nouveau régiment, et ce régiment était le 9e hussards. Tout le monde à Castres était aux fenêtres pour cette entrée des hussards, qui comptaient parmi eux un jeune officier de vingt-trois ans, le sous-lieutenant de Sonis. Il paraît, je n'en sais

rien, que lorsqu'un régiment arrive dans une ville ou revient simplement de marche, les jeunes filles ont l'habitude de soulever discrètement le rideau de leurs fenêtres, et qu'à travers le flot pondreux d'officiers et de soldats, elles font leur choix, à part elles, et le plus souvent, sans en rien dire à maman. Oh ! je ne fais pas de jugements téméraires ; vous allez entendre la confession de la future Mme de Sonis : Elle avait remarqué, dit-elle, ce jeune officier à la tournure élégante et si distinguée. Elle aimait à l'apercevoir, à le rencontrer ; elle le suivait des yeux aussi loin qu'elle pouvait, lorsqu'il passait sous ses fenêtres. . . . Quant à ce jeune officier, prévenu par un de ses amis, il aimait aussi, lui, à regarder à la fenêtre, à la même fenêtre. De ces deux paires d'yeux télescopés l'une dans l'autre, jaillit un éclair, et cet éclair fut immédiatement suivi du coup de foudre. Ils étaient jeunes — ils n'avaient pas 40 ans à eux deux. Ils n'étaient pas riches — mais on dit que deux cœurs et une chaumière, cela suffit au bonheur. Bref, ce fut un ravissant mariage, et ce fut pendant trente-neuf ans, le plus heureux et le plus uni des ménages.

C'est à Castres que se place un incident qui va vous montrer l'âme droite et forte de Sonis. On ne croirait pas, si lui-même ne l'avait raconté, qu'étant à l'école de Saumur, il s'était imprudemment laissé enrôler dans la franc-maçonnerie, qu'on lui avait représentée comme l'église d'un christianisme libre, mais non moins élevé, non moins bienfaisant que l'autre. Il ignorait complètement les condamnations ecclésiastiques contre les sociétés secrètes, et jamais d'ailleurs, il n'avait mis le pied dans une loge. Un jour, son colonel lui demanda de remplacer, pour le service du soir, tel officier convié à un dîner franc-maçonnique. Mais, répondit de Sonis, pourquoi ne m'a-t-on pas invité, moi aussi ? — Est-ce que vous seriez franc-maçon ? — Oui, mon colonel, et quel mal y a-t-il à cela ? — Allez y voir, dit le colonel très-étonné du fait. — Eh bien, j'irai et je verrai.

Il y fut. La décoration de la salle, la disposition du couvert affectaient des formes mystérieuses et symboliques. Sonis s'étonna, sourit : ce n'était rien encore. Mais les discours commencèrent. Il y en eut un premier, un second, un troisième ; on y parla de la fin du règne des superstitions, de l'avènement de la religion nouvelle, de l'émancipation des intelligences et des consciences. Sonis souffrait et attendait. On s'en prit au catholicisme, à ses mystères, à ses prêtres. Sonis n'y tint plus ; se levant brusquement de table " Ah ça, Messieurs, dit-il, où suis-je donc tombé ici ? Mais c'est un piège ! On m'avait dit que la religion serait toujours respectée, et on l'insulte ! Vous n'avez pas tenu vos promesses. Je suis délié des miennes : Vous ne me reverrez plus—Bonsoir." Et d'un geste, repoussant vivement sa serviette, il sortit tête haute, en laissant tout ce triste monde stupéfait et irrité.

## LIMOGES

Continuons à montrer dans notre héros ce courage chrétien qui va de l'avant et aime l'attaque. C'est à Limoges, où il est arrivé comme lieutenant. Laissons-lui la parole : " Un jour que pour payer ce que je devais à l'esprit de corps, j'étais allé passer une heure au cercle des officiers, entouré de beaucoup de monde, je me trouvais adossé, un journal à la main, au chambranle d'une cheminée, tout près d'une fenêtre donnant sur la voie publique, lorsque j'entends de ce côté le bruit d'une sonnette qui tintait par intervalles. Il me vint en pensée que c'était le Saint-Sacrement qu'on portait à un malade. Allais-je m'agenouiller ? Resterai-je là, debout comme tout ce monde ? Il y eut en moi, je l'avoue, un moment de combat. Mais soudain une pensée me traversa l'esprit : si ces gens-là voyaient passer leur chef de corps, leur empereur, leur drapeau, est-ce qu'ils ne salueraient pas ? Et quand c'est mon Dieu qui passe ! Allons donc ! Là-dessus je m'approche de la fenêtre, me disposant déjà à mettre les deux genoux en

terre. Mais, ô déception ! en levant les yeux, que vois-je ? C'était le vulgaire chariot de je ne sais quel marchand ambulante, dont cette clochette hypocrite annonçait le passage. Le bon Dieu s'était contenté de ma bonne volonté. ”

Et lui aussi, de Sonis, dut être content d'avoir vaincu le respect humain. D'ailleurs il lui fit une guerre acharnée, et ce fut sur ce terrain qu'il remporta ses plus brillantes victoires. Un jour, il entra, à l'issue des vêpres, à l'église Saint-Michel, à Limoges, et remarquant que sa grande tenue de hussards attirait l'attention de tous, il se dit : Voyons, n'oserais-tu pas faire le chemin de la croix, ici, maintenant, devant cette foule ? Allons, à genoux, ne craignons pas. Aussitôt, il s'agenouilla à la première station et continue jusqu'à la quatorzième, sous les yeux des passants. La chose faite, le brave lieutenant en ressentit un scrupule. “N'ai-je pas dépassé la note ? Et pour ne pas montrer de faiblesse, n'ai-je pas fait parade de dévotion ? ” — Il alla s'en confesser à son directeur qui lui dit : Vous avez voulu briser en vous le respect humain ; c'est bien. Passe donc pour cette fois, mais ne recommencez plus.

Ce n'était pas seulement devant le peuple qu'il affichait ainsi ses croyances. Même en haut lieu, il ne se cachait point de ses pratiques religieuses. Un jour, (il était alors général), il fut mandé auprès de M. Thiers, président de la République française, qui fut pour M. de Sonis d'une courtoisie obséquieuse. . . J'eusse été la plus agréable personne du monde, racontait celui-ci dès le lendemain, qu'il n'eût pas témoigné autour de moi plus d'empressement et de coquetterie. L'entrevue termina par une invitation à dîner : c'était un vendredi de carême. M. Thiers semblait ne pas même se douter que ce fût jour d'abstinence : le dîner était gras. Pendant le repas, s'apercevant que Sonis ne mangeait point il en témoigna d'abord gracieusement son regret ; puis enfin, en devant la cause, et s'excusant, et s'exclamant, il se mit à

gronder sérieusement Mme Thiers, qui s'empessa de faire servir en maigre son brave convive. Celui-ci s'amusa beaucoup ensuite à peindre le désespoir vrai ou simulé du vieux politique, inconsolable d'avoir commis un tel oubli envers un homme qu'il avait tant à cœur de conquérir.

## L'AFRIQUE

Une nouvelle phase de l'existence de Sonis s'ouvre maintenant devant nous. Il est nommé capitaine et envoyé en Afrique, où il passera une grande partie de sa vie, vie humble, obscure, immolée, faite de force endrante et de devoir quand même. Pauvreté, privations, solitude, choléra, fièvres du pays, les épreuves s'ajouteront aux épreuves pour tremper son caractère au bénéfice des batailles qu'il devra livrer. C'est là qu'il va déployer tout son courage, en même temps qu'il montrera dans le gouvernement de ses troupes une intégrité et une douce fermeté qui le feront aimer de tous. Qu'il s'agisse de l'expédition de la Kabyïe, où il doit donner l'assaut à une véritable forteresse de montagnes dont on avait fait les approches par des luttes sanglantes et dont la conquête devait couronner l'œuvre de vingt-sept années de combat ; ou qu'il s'agisse de mettre fin aux incursions et aux cruautés des tribus marocaines et de s'engager dans cette contrée lointaine où le choléra fait de profonds ravages et qu'on finit par soumettre, grâce au courageux assaut du Col de Aïn-Taforalt ; qu'il doive en qualité et au titre de commandant supérieur, réprimer l'insurrection de Djelfa, où les Arabes vont massacrer les chrétiens, et pour arriver à temps, franchir en quatre heures une distance de trente-six lieues ; que désavoué par le gouverneur, il se voit destitué de son commandement et obéisse sans s'expliquer, par pur esprit de discipline et en disant que l'obéissance militaire ne se discute pas ; qu'il entre en campagne contre les Chambaas de Methïli, et cela par deux fois,

réussissant à atteindre le bivouac du chef ennemi, qu'il poursuit sans trêve et met, pour quelque temps du moins, dans l'impossibilité de nuire. recevant pour ce fait d'armes la rosette d'officier de la légion d'honneur ; enfin, que dans le célèbre combat d'Aïn Madhi la savante tactique du commandant, son calme, son intrépidité, aient eu raison des brillantes charges des Arabes, et lui aient mérité cet éloge officiel : Le colonel de Sonis vient de se couvrir de gloire—toujours et partout c'est le même soldat que nous admirons, entreprenant dans l'attaque, endurant dans la souffrance, faisant bon marché de cette vie qu'il a consacrée au service de son pays, ne se laissant ni abattre par la disgrâce, ni enorgueillir par le succès, mais trouvant dans le devoir accompli l'honneur de sa conscience et la récompense de son héroïsme.

Le combat d'Aïn-Madhi, raconté par les journaux d'Algérie et de France, ouvrit à M. de Sonis la porte de la renommée. L'empereur envoya en présent au vainqueur la vie de César qu'il venait de publier. Enfin, le commandant supérieur de Laghouat recevait le brevet de colonel du 6e Régiment de chasseurs, le 26 février 1869.

Mais, bien plus que les revers, les succès avaient la puissance de le détacher de ce monde et de le rattacher à Dieu. " Plus je vis, écrivait-il, et plus mon cœur s'isole des intérêts de ce monde, auquel je ne tiens en toute vérité que par mes affections de famille, et par quelques relations sûres que vous connaissez en partie. Et dans une autre lettre : Je suis à Dieu de plus en plus, et comme disait le P. de Ravignan, non seulement jusqu'au cou, mais par dessus la tête. Lorsqu'on se met à aimer Dieu, on ne peut point l'aimer assez. Malgré cela je suis toujours le serviteur inutile. "

En voyant cette âme monter à de telles hauteurs, la pensée ne vient-elle pas qu'elle est mûre pour un sacrifice prochain, et que Dieu l'achemine ainsi vers un terme inconnu

qui sera plus près de son cœur, plus près de sa croix ? (1)  
C'est au spectacle de ce sacrifice que nous allons assister.  
C'est vers ce but inconnu que nous allons nous diriger avec  
lui, sûrs d'avance que nous nous trouverons en présence d'une  
âme qui ne marchandera pas avec le sacrifice, et qui ira jus-  
qu'au terme sans défaillance. Si à ce terme elle trouve une  
croix, elle l'embrassera avec effusion, sûre d'avance, elle aussi,  
qu'au haut de cette croix, elle trouvera l'amour, et par l'amour  
et avec l'amour, la paix, le triomphe et l'immortalité.

## 2<sup>E</sup> PARTIE

Nous voici donc arrivés à cette douloureuse période, que  
dans leur tristesse nationale les Français ont appelée l'année  
terrible. Oui, elle fut terrible en malheurs, mais héroïque  
tout de même en sacrifices — et n'y aurait-il à saluer que la  
vaillance des de Sonis, des de Charette, des de Verthamon,  
des Bouillé, des Ferron, que ces noms, dont l'écho retentit  
encore à nos oreilles comme une fanfare de triomphe, suffirait  
à proclamer que la France sait rester glorieuse, jusque dans  
ses plus mortels désastres.

Nommé coup sur coup général de brigade, général de  
division, commandant du 17<sup>e</sup> corps d'armée, Sonis comptait  
dans ses effectifs les deux bataillons des Zouaves pontificaux,  
sous la direction du colonel de Charette.

Charette, zouaves pontificaux, n'est-ce pas toute une  
épopée que ces noms rappellent ? Viterbe, Monte-Rotundo,  
Mentana, Castelfidardo, et les héroïsmes que ces batailles ont  
suscitées, et les morts qu'elles ont couchés dans un linceul  
d'honneur, et les vivants qu'elles nous ont gardés pour  
l'exemple des générations suivantes, tous ces souvenirs nous  
restent et resteront comme ceux d'une chevauchée brillante  
et douloureuse, fantastique comme un rêve et réelle comme

(1) Mgr Baunard.

du sang, née et mise en marche pour la défense des droits du Saint-Siège, et cette campagne finie, remise en marche pour la défense des intérêts du pays.

Le Canada parmi toutes ses gloires comptera à jamais celle d'avoir donné de ses fils à cette sainte cause, et si les survivants de ces grandes journées se font de plus en plus rares, le souvenir ne s'affaiblira ni dans votre histoire, ni dans votre cœur, car dans l'une comme dans l'autre il est écrit en glorieux et ineffaçables caractères.

\* \* \*

C'est la veille de la lugubre journée du 2 décembre 1870. Les troupes de Sonis se dirigeaient vers Patay—c'est-à-dire vers l'endroit où tonait le canon. "Marcher au canon" c'était l'ordre sommaire qui réglait cette colonne. Sonis l'avait reçu de Tours la veille et le général tressaillit à ces appels sauvages que sonnait la poudre dans ses rauques instruments, car le canon qui éclate produit plus qu'un bruit : il a comme une voix qui insulte et qui supplie, qui menace et qui gémit. (1)

Pendant cette marche, Sonis, infatigable et fougueux en apparence, las pourtant dans son cœur, oppressé par l'imminence des faits qui pendaient alors sur notre histoire, anxieux de ce champ de bataille où il ne s'agissait plus d'une lieue carrée de terrain, mais bien de toute la terre de France, il ne parlait qu'à son Dieu de tant de tristesses, et se confiant à lui en de doux colloques, il lui demandait la consommation totale du sacrifice et la prompte occasion d'une mort de soldat.

Tout-à-coup la canonnade cessa de battre ses oreilles. Il s'arrêta, et fit camper ses hommes dans le village de Saint-Péravy. La nuit opaque était tombée, la campagne désertée et la troupe frileuse se taisaient également autour de lui—pas

(1) L'Assaut de Loigny ; *Revue des Deux-Mondes*, 1894.

un bruit de la terre n'empêchait de monter à Dieu la prière de ce soldat. C'était la veillée d'armes du héros chrétien.

\*\*\*

2 Décembre—2 heures du matin.—Dans une sacristie de village, un dominicain, aumônier des zouaves pontificaux, (1) revêt les ornements sacrés, et par une providentielle coïncidence, le célébrant s'aperçut que pour obéir aux règles liturgiques de son Ordre, il devait dire la messe du Sacré Cœur. Vers la fin de la messe, le Père tenant d'une main le ciboire et le protégeant de l'autre, faisait majestueusement face aux fidèles. Il vit la Sainte Table occupée tout entière, Sonis étant à la droite par devoir d'exemple plus que par droit de priorité. Il les vit, et frappé d'une évidence intime et souveraine, il comprit par leur seule présence que ces hommes allaient mourir. Il marcha vers eux sacerdotalement, et il leur distribua le Dieu de vie, disant d'une voix accentuée et décroissante qui se perdait dans un murmure : *Corpus Domini nostri Jesus Christi custodiat te in vitam aeternam.* (2)

Après l'action de grâces, l'ordre fut donné aux troupes de se mettre en route pour Patay. Là, on entendait le bruit formidable de la bataille engagée depuis le matin, quand un simple sous-officier remit à Sonis un billet de Chanzy qui lui disait : Nous sommes vivement engagés à Loigny : venez à notre secours. M. de Sonis venait d'entendre l'appel au dévouement ; l'heure de l'immolation sonnait pour lui.

\*\*\*

Loigny était le point de résistance le plus important. Dès le 27 novembre, les ennemis avaient organisé ce village pour la défense. Ils avaient dû l'abandonner dans la nuit du 1er

(1) Le R. P. Doussot, actuellement aumônier des Dominicains de Prouille.  
(2) L'Assaut de Loigny.

au 2 décembre, et il s'agissait pour nous de le tenir jusqu'à la dernière extrémité. Les braves soldats du 27<sup>e</sup> occupaient depuis midi, mais il fallait se hâter de les joindre et de les secourir. Ce fut alors que Souis se lança au galop de son cheval sur sa réserve d'artillerie, où il avait placé ses zonaves, *son bataillon sacré*, comme il les appelait. Mon ami, cria-t-il à Charette, amenez-moi un de vos bataillons. Puis s'adressant aux zouaves : " Suivez-moi, leur dit-il. Montrez ce que valent des hommes de cœur et des chrétiens." Un cri d'honneur s'échappa de ces nobles poitrines. Tous voulaient courir à la mort. Mais le général n'en prit que trois cents.

Il était quatre heures et demie. Le jour tombait. La bannière du Sacré-Cœur était déployée, on la voyait de par tout. C'était électrisant ; et il y avait un tel entrain dans cette petite troupe qu'un moment on eut réellement l'espoir du triomphe. Mais bientôt, raconte Souis, nous fîmes accueillir à bout portant par un feu de mousqueterie très-violent, et beaucoup des nôtres tombèrent pour ne plus se relever. Je restai à la tête des zouaves pontificaux qui faisaient une résistance héroïque. Je ne voulais point me déshonorer en abandonnant ces trois cents hommes qui marchaient derrière moi, et qui ne m'auraient jamais pardonné ce crime. Hélas ! de ces trois cents hommes, cent quatre-vingt-dix-huit tombèrent devant Loigny, et avec eux dix des quatorze officiers qui les commandaient. La plupart de ces héros tombèrent à mes côtés. Moi-même je fus blessé à la cuisse d'un coup de feu tiré à bout portant. Je n'eus plus la force de tenir mon cheval, et je criai à mon ordonnance : Mon ami, prenez-moi dans vos bras. C'est fini pour aujourd'hui.

\*\*\*

Oui, ils étaient tous tombés, et le généreux Henri de Verthamon qui avait eu le glorieux privilège de porter le drapeau du Sacré-Cœur, et le capitaine Bouillé, le père, après

avoir donné à son fils l'exemple du courage qui ne cède que devant la mort, et le pauvre Fernand de Ferron qui, depuis une heure, rampait, cherchant la chaleur d'un corps, quand le hasard de cette agonie errante, le conduisant près de Sonis, avait à la fin abattu le front du soldat sur la poitrine du général, et le jeune commandant de Broussures, qui tout à l'heure avait dit à de Sonis : " Mon général, que vous êtes bon de nous mener à pareille fête", et qui, à cette minute, gisant sur le sol, poussé du pied par un soldat allemand et assommé d'un coup de crosse, exhalait dans son dernier souffle le nom d'une fiancée. Une vie double allait finir avec lui, car n'est-ce pas la loi souscrite par tous les nobles cœurs que ceux que nous aimons meurent vraiment avec nous, et que ceux que nous laissons sur la terre, dépossédés par nous de leur être, flottent vides au hasard des jours, pauvres âmes épaves marquées encore à notre nom ?

C'en était fait : les zouaves pontificaux avaient échoué. "Mais, dit un historien, quant au résultat de la bataille totale et suivant le jugement que la génération présente peut prononcer, ils avaient réussi : la demi-heure précieuse qu'il fallait gagner, était conquise et payée de leur sang ; les Bava-rois s'arrêtaient à Loigny ; le 16<sup>e</sup> corps couchait sur ses positions. Plus encore, la victoire allemande restait grosse d'une revanche française. Car la question débattue ce jour-là par les armes étant ramenée le soir aux termes du matin, le conflit demeurait pendant ; il devenait cette menace et cette énigme que l'un et l'autre peuple sentent aujourd'hui encore peser mystérieusement sur leur avenir. "

\*\*\*

A dix mètres en deça du bois où avaient combattu les zouaves, le général de Sonis gisait encore, le dos contre sa selle, dans la posture où son officier d'ordonnance l'avait laissé. Sa tâche était achevée : il déposait son commande-

ment avec ses forces, et il espérait que la mort secourable ne tarderait pas à venir. Des ambulanciers ennemis parurent, mais Souis se tut fièrement, ne voulant pas de remèdes allemands sur une blessure allemande.

“Alors ce fut la nuit lugubre et mortuaire. Le ciel obscur tombait en neige, neige d'apaisement et d'ensevelissement. Minuit sonna comme un glas au clocher de Loigny, et le temps continua de s'écouler, et les vies de s'enfuir. Deux ombres approchèrent de Souis qui reconnut sur elles l'uniforme des zouaves. Ils voulaient entendre parler de leur Dieu. Et le saint leur rappela quelle grâce vient d'en haut à l'effort qui vient d'en bas, les délices de la bonne action, les ineffables joies du sacrifice ; il leur révéla quels biens invisibles avaient enrichi sa propre vie d'obéissance et de pauvreté.”

“Tout à coup il se fit au milieu des nuages une blancheur surnaturelle et de la lumière qui éblouissait, et plus belle qu'aucun rêve humain n'aurait pu la concevoir, une forme de femme s'épanouit dans la grâce virginale et dans la splendeur maternelle : Sainte Vierge, est-ce vous ? demanda-t-il. Elle ne répondit pas, mais elle descendit davantage. Elle vint là comme elle était allée au calvaire ; et souriante à son extase, salutaire à ses douleurs, elle s'arrêta dans la pose qu'on prête aux statues de Lourdes, en étendant vers lui des mains transparentes. Il la reconnut, l'Etoile de la mer, radiense sur cet océan de désastres où l'armée de France avait naufragé ; il la salua, la Porte du Ciel, si claire sur la nuit si profonde, et longtemps ils conversèrent, dialogue indicible, communion mystérieuse — et quand au lever du soleil la vision disparut, Souis comprit qu'il devait vivre : dans un atroce effort qu'il tenta pour se mouvoir, il sentit à côté de sa jambe droite rompre, sa jambe gauche inerte et glacée. Telle lui parut sa part d'avenir, qu'il ne marcherait plus ici-bas, et qu'il se traînerait sur des béquilles jusqu'au tombeau. Mais n'envisageant pas les misères futures, et ne demandant à Dieu que le courage

quotidien, il se signa et fit comme un enfant sa prière du matin." (1)

### VIE PRIVÉE — DÉMISSION — MORT

Après les événements de 1870, qui avaient mis le nom de M. de Souis en une si belle lumière, il arriva, comme d'ordinaire, que peu à peu, ce vif éclat s'éteignit dans l'éloignement progressif des choses, et tout reentra bientôt dans l'ombre et le silence, si chers d'ailleurs à l'humilité du héros. Il se trouva alors solitaire, sans autre stimulant au devoir que le pur amour du devoir, mais résolu d'avance à lui sacrifier tout ce qu'il était et ce qu'il avait : popularité, crédit, position, avenir, en attendant l'occasion de lui faire un sacrifice plus héroïque encore. Cette force d'âme invincible, ce courage grandissant au sein d'une infirmité qui le réduit à n'être qu'un trouçon humain, est un spectacle rare. C'est un des plus admirables triomphes de l'âme sur le corps qu'il ait été donné de contempler en ce siècle. (2)

\*\*\*

Son devoir de soldat, il l'accomplit jusqu'au bout, étudiant les règlements militaires, rédigeant scrupuleusement ses rapports, se montrant absolument rigoureux pour le maintien de la discipline, et faisant à cheval toutes ses inspections, malgré les intolérables souffrances qu'il endurait. La mise en selle était devenue un supplice : Il fallait d'abord soulever le pauvre général par sa jambe amputée, puis passer son autre jambe par dessus la croupe du cheval. Ce mouvement lui occasionnait des douleurs atroces qui lui arra-

---

(1) L'Assaut de Loigny. (2) Mgr Haunard.

chaient des cris ; mais il persista quand même à subir chaque jour sa torture.

\*\*\*

Son devoir de père de famille, il l'accomplit jusqu'au bout. Il donna généreusement à Dieu dans la vie religieuse sa fille aînée Marie. Ma chère enfant, lui dit-il un soir, est-il vrai que vous pensiez à vous donner au bon Dieu ? — Oui, mon père, répondit l'enfant. Je n'ai pas osé vous en faire part plus tôt, de crainte de vous enuser de la peine, mais puisque vous savez tout, je vous prie de m'accorder votre consentement. — Mon enfant, reprit Sonis, vous savez que jamais je ne refuserai à Dieu le sacrifice qu'il a le droit d'exiger de moi, car vous êtes à Lui avant d'être à moi. Livrez-vous donc à l'attrait qui vous porte vers Lui.

Au foyer, ce tendre père donnait à ses enfants tout le temps que ne lui prenaient pas les devoirs de son état. Je tâcherai, disait-il, d'en faire des chrétiens solides. C'est une si douce chose que de nourrir soi-même ces bonnes petites âmes d'enfants, que cette besogne ne me paraît nullement à charge. Je vois même approcher sans effroi le moment où je serai jeté à la porte, et je compte bien pour tout de bon devenir maître d'école de mes enfants ”.

\*\*\*

Son devoir de chrétien, il l'accomplit jusqu'au bout, et comme le devoir du chrétien est de progresser toujours, nous voyons de Sonis s'avancer résolûment dans le chemin des plus austères vertus et escalader les âpres hauteurs du sacrifice. Il nourrissait son âme de la lecture des Pères de l'Eglise, s'occupait des pauvres, des cercles catholiques, des œuvres de foi et de prière. Il communiait presque tous les jours. Il se préparait vaillamment à la mort.

En 1880, vinrent les fameux décrets d'expulsion pour les

religieux. Sonis n'hésita pas à refuser son concours. Dès lors, il devint suspect, sans qu'on lui fût compte de ses héroïques services. En 1881, nous le retrouvons une dernière fois, présidant à cheval des manœuvres en Lorraine. C'est alors qu'il fit une chute de cheval qui lui brisa la jambe de bois. Le lendemain, il remontait à cheval pour continuer les manœuvres. Mais il comprit que son énergie serait trahie par les forces de son corps. Et il dut donner sa démission définitive.

\*\*\*

Mesdames et messieurs, après une vie aussi belle, aussi remplie, vous vous attendiez peut-être à une mort solennelle, éclatante qui fut un grand spectacle et comme le couronnement de la vie elle-même. Votre attente sera déçue. Pourquoi cette obscurité, cette simplicité de la fin, car Sonis mourut tranquillement au milieu des siens, dans les sentiments les plus chrétiens. Pourquoi ? Peut-être pour que le monde ne crût pas que toute cette vertu avait une base humaine. Il y a je ne sais quelle grandeur et quelle gravité dans cet homme qui s'éteint dans le silence, comme dans le secret, après avoir passé sa vie dans le sacrifice et le dévouement le plus sublime.

Cette mort simple me paraît le plus beau couronnement de cette vie magnifique. Sa carrière terminée, ce sage, ce héros, ce grand chrétien s'endort dans un repos mérité. Ce n'est point pour les honneurs qu'il a travaillé, qu'il a souffert, les honneurs n'ont rien à faire auprès de la couche où il rend son dernier soupir et remet sa belle âme à Dieu.

\*\*\*

J'ai fini M. M. Et cependant je ne puis résister au désir

de vous faire assister à ce qui fut sur la terre comme le commencement de son apothéose dans le ciel.

Écoutez-en le récit de la bouche de Mgr Bannard.

“ En 1873, Sonis était au pèlerinage de Paray le Monial, dans cette fameuse manifestation de 30,000 pèlerins en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus-Christ pour la gloire de la France. Les zouaves qui avaient survécu à la sanglante et glorieuse journée de Loigny étaient là avec le drapeau. Le général de Charrette était au milieu d'eux. Ce colossal pèlerinage avec son interminable procession, ses éloquentes discours, son autel dressé en amphithéâtre dans l'immense prairie, sa messe solennelle et ses 30,000 communions, son élite des personnages les plus éminents du pays, les représentants de la nation à côté des évêques et des commandants de corps d'armée, les neuf cent cinquante bannières de toutes les villes et de toutes les provinces françaises, la bannière de l'Alsace, voilée de noir, la bannière de Belleville et de la rue Haxo portant inscrit “ Pardon, mon Dieu ! ” C'était toute la France pénitente d'alors. . .

“ La présence du général de Sonis à ces fêtes fut un événement au sein de cet événement considérable. Il avait en vain cherché à se dérober dans la foule ; rien que son attitude de ferveur pendant sa prière suffisait à le désigner. On lui fit porter le cordon d'une des bannières à la procession. Il la suivit jusqu'à la fin, encore que le moignon de sa jambe, ulcéré par la fatigue du voyage et de la marche, le fit cruellement souffrir et laissât suinter le sang. Comme il ne parvenait qu'avec peine à s'ouvrir un passage, il sentit un bras ami se glisser par derrière sous le sien pour le soutenir : C'était celui de Charette. Une immense acclamation les accueillit tous deux : “ Vive Sonis ! Vive Charette ! ” Sa modestie était à la torture. On le força à se placer sur l'estrade. Là les 30,000 pèlerins purent repaître leurs yeux de la vue de ce

héros qu'on acclama de nouveau, pendant que lui-même, confus, souffrait de cette ovation inopinée jusqu'à en verser des larmes."

\*\*\*

Si tels sont les honneurs que le monde a su rendre au courage et à la vertu, Dieu a-t-il pu rester en retard sur le monde, et refuser à ces honneurs la consécration de l'éternité ? Je dirai même que Dieu les doit en quelque sorte à la généreuse et constante fidélité de son serviteur. Nous l'avons vu : Sonis n'a voulu qu'un seul mot sur sa pierre sépulcrale : *Miles Christi*, soldat du Christ. Son humilité lui a défendu de s'approprier le texte intégral de saint Paul, qui est ainsi conçu : *Labora, sicut bonus miles Christi*. Travaille, comme un bon soldat du Christ. Cet éloge de *bon* soldat, que la modestie de Sonis ne lui a pas permis de se donner à lui-même, serons-nous téméraire de le lui décerner, et en le lui décernant, de penser que c'est là-haut son titre de gloire spécial ?

\*\*\*

Et pour vous laisser comme mot de la fin une parole de Sonis lui-même, dans laquelle il a résumé tout le programme de sa vie et trahi le secret de sa grandeur, je vous quitte sur cette parole, qui sonne é clair et qui frappe juste : Il ne m'appartient pas de me juger, et encore moins de me louer. Mais j'ai le droit de dire qu'il ne faut pas marchandier avec Dieu, car Dieu, lui, ne capitule jamais, jamais !

Vu et approuvé — fr. P. LEBON, O. P.

fr. P. M. BÉLIVEAU,

O. P.

Imprimatur

fr. LUD. MOTHON, O. P.

Vic.-Prov.

P.

ov.

